siers et ignorants pour tout ce qui est catholique. Aujourd'hui, les difficultés sont aplanies et le succès paraît assuré. Il n'y a guère de païens qui n'envoient actuellement leurs enfants à son école. Avec sa parfaite connaissance de la langue sauteuse, il est d'un grand secours pour le missionnaire, car il peut apprendre le catéchisme et les prières aux enfants catholiques. Grande est l'influence qu'il exerce sur tous, païens et chrétiens.

L'église de la montagne de Tondre n'est pas encore entièrement achevée. Quand les travaux seront terminés, elle sera de toutes nos églises la plus belle sans contredit. Nous en avons pris possession à Noël, après les exercices d'une retraite suivie par tous les catholiques de l'endroit et des alentours. J'ai, à cette occasion, entendu plus de cent confessions et distribué à peu près autant de communions. Les enfants ont chanté à la messe de minuit plusieurs cantiques en sauteux. L'entrain était tel que je n'ai pu retenir mes larmes. Mon cœur débordait de joie et de reconnaissance. Les païens et les protestants attirés par la solennité de la fête en ont été on ne peut mieux impressionnés. Dieu veuille achever son œuvre dans ces âmes, et les gagner bientôt toutes à son amour! Les ministres font des efforts désespérés pour empêcher le triomphe de la grâce. Et il est évident qu'ils ont d'immenses avantages sur nous, avec leurs trois écoles sauvages dans le district. Mais le Seigneur est tout-puissant et sa miséricorde est sans bornes. Je compte qu'il nous enverra des ressources en hommes et en argent, et que nous pourrons profiter des bonnes dispositions des païens pour établir son règne au milieu d'eux.

Le fait le plus consolant à signaler dans la Mission de Paskwa, c'est la conversion du fils d'un des principaux

chefs. Ici, je cède la plume au R. P. HUGONARD qui va nous la raconter :

« Piépot, chef le plus redouté et peut-être le plus influent auprès du gouvernement, est à la tête d'une réserve considérable. Profondément attaché à tout ce qui est sauvage, et systématiquement opposé à toute religion et à toute éducation, il ne permit d'abord à aucun enfant de sa réserve de fréquenter les écoles soit catholiques, soit protestantes.

« Enfin, il y a deux ans, il consentit à placer dans notre école industrielle un de ses garçons et trois autres enfants, mais à la condition expresse qu'on ne les baptiserait pas. L'an dernier, à l'approche du samedi saint, son fils, que nous appelons Michael, âgé de quinze ans, demanda le baptême. Je refusai et lui défendis même d'en parler à son père.

« Cette année, quinze jours avant le samedi saint, l'enfant renouvela ses instances avec tant de force que j'aurais craint de résister à la volonté de Dieu en le repoussant une seconde fois. Je m'étais d'abord proposé d'aller moi-même trouver le chef pour lui demander l'autorisation de baptiser son fils ; mais réflexion faite, je crus meilleur de le faire venir à la Mission. Soit qu'il se doutât de quelque chose, soit pour un autre motif, il ne vint pas. Je proposai alors à Michael de se rendre auprès de son père pour lui demander la permission de recevoir le baptême. Faire plus de 50 kilomètres par de très mauvais chemins, solliciter une faveur qui devait irriter son père et provoquer les railleries et les reproches de ses parents et des autres païens, c'était beaucoup pour un enfant. Michael n'hésita pas. Le lundi de la semaine sainte, il partit seul, avec un cheval et un traîneau d'hiver, et dès le mercredi, il était de retour avec son père et son frère. Le pauvre enfant était tout triste

et abattu. Son père refusait absolument la permission demandée. Je l'encourageai de mon mieux, lui recommandant de prier et d'avoir confiance en Dieu.

« A la Mission, la lutte recommença sans que les instances du fils pussent triompher de l'obstination du père. Les larmes elles-mêmes furent impuissantes. J'assistais une fois à leur entretien. Piépot se tournant tout à coup vers moi : « Qu'as-tu donc fait à mon enfant, me dit-il d'un ton brusque, pour qu'il désire si ardemment le baptême ? — Piépot, lui répondis-je, tu as mis ton enfant ici pour que je l'instruise et que je lui donne de l'intelligence. Ce que ton fils veut faire te prouve qu'il *a acquis de l'intelligence* et qu'il n'a pas été inutilement deux ans dans notre école. Tu ne l'ignores pas, ton fils sait lire et écrire ; mais, pour lui, ce n'est pas assez. On peut savoir lire et écrire et n'être qu'un méchant homme. Michael veut quelque chose de plus que la science, il veut être bon, bon envers ses parents et bon envers Dieu. Et s'il te demande aujourd'hui la permission d'être baptisé, c'est pour obéir à Dieu qu'il désire servir et aimer de tout son cœur. Ce n'est pas moi qui l'ai poussé à cette démarche. Prends des informations auprès de lui, auprès des autres, et l'on te dira que je ne l'ai jamais engagé à demander le baptême. Il a assisté à mes leçons, je l'ai instruit comme les autres. Plus intelligent que tous, il n'a pas tardé à comprendre que notre religion est bonne et que, sans elle, on ne peut aller au ciel. C'est pour cela qu'il veut prier. Crois-moi, Piépot, c'est la vérité ! »

« Le chef ne voulut pas m'écouter. Il sortit en disant : « On verra cela. »

« Le lendemain, jeudi, avant la messe paroissiale, nouvelles supplications de l'enfant, nouveau refus du père. Je parlai au fils aîné et le priai d'intervenir en faveur de son frère : « C'est inutile, répondit-il, mon

Différence entre le prêtre catholique et le ministre protestant ; la religion catholique est la seule véritable instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour sauver les âmes ; les religions protestantes, inventées par des hommes pervers, ne peuvent avoir aucun crédit.

Ces différents points, ainsi que l'importante question de l'éducation des enfants, ont été successivement abordés dans nos fréquents entretiens. J'ai dû aussi réfuter les mensonges et les calomnies que les ministres ne cessent de débiter contre nous et contre notre école industrielle de Qu'Appelle. La généralité des sauvages semblent bien convaincus que nous prêchons la religion véritable, instituée par Jésus-Christ. — « Le grand Maître n'a qu'une parole, nous disent-ils, et vous seuls prêchez toujours la même grande prière. » Et néanmoins ils ne nous donnent pas toujours raison, dans la pratique, contre les apôtres de l'erreur.

Que voulez-vous? Ceux-ci emploient des arguments qui touchent davantage ces pauvres gens. Ils viennent vers eux chargés de présents : habits, argent, vivres en quantité, tout leur est offert. Ce singulier mode d'apostolat avilit les païens, les rend paresseux et en fait des mendiants éhontés. Là, Dieu merci, s'arrête la désastreuse influence des ministres de l'erreur, car les sauvages ne se méprennent pas sur la valeur de pareils arguments. S'ils vont chez les ministres, c'est pour manger. Mais quand il s'agit de prier, c'est à nous qu'ils s'adressent. Il n'y a pas à en douter, leurs préjugés tombent sensiblement, leurs superstitions diminuent, et le mouvement vers notre religion augmente en proportion.

Pourquoi faut-il que nous manquions du grand moyen de les évangéliser? Pourquoi l'homme de la bonne prière, comme ils disent, est-il condamné à errer çà et là, à vivre trop souvent partout, et jamais assez longtemps à

la même place? Cette Mission du lac Croche, ainsi que celle de la montagne de Tondre exigeraient des missionnaires à poste fixe. Tant qu'il n'en sera pas ainsi et qu'elles ne recevront notre visite que de loin en loin, les conversions ne seront jamais nombreuses.

Les sauvages catholiques de la montagne de Tondre, qu'on nomme aussi Notre-Dame de l'Espérance, nous donnent bien moins de consolations. Leur instruction religieuse a été forcément négligée à cause de notre petit nombre. C'est un mal auquel il faut remédier au plus tôt. Je m'y emploie de tout cœur par des catéchismes et des retraites qui obtiennent de bons résultats.

Malheureusement les chrétiens de cette réserve entretiennent encore des rapports trop fréquents avec les idolâtres. C'est pour eux une source de perversion. Trop faibles contre le respect humain, ils se laissent entraîner à la profanation du dimanche, à la participation aux danses païennes et à d'autres manquements regrettables. Cependant, avec la protection maternelle de Notre-Dame, à qui est confiée la garde de cette Mission, j'arriverai, je l'espère, à faire l'œuvre du bon Dieu parmi ces sauvages. Le ciel, il faut le reconnaître, nous aide puissamment ; des châtiments terribles qui montrent clairement son intervention, ont frappé les persécuteurs de notre sainte religion. La crainte a été pour eux le commencement de la sagesse. Leurs attaques sont moins violentes ; ils montrent même un certain empressement à venir à l'église, et la vue du missionnaire paraît leur faire plaisir.

Mais notre principale ressource, après Dieu, pour l'évangélisation de ces sauvages, est dans la prospérité de notre école que dirige avec tant de dévouement l'excellent M. Denneheys. Ce brave instituteur a eu longtemps à lutter contre les préjugés et la haine de ces gens gros-

père ne consentira jamais à ce que Michael soit baptisé. » Le chef était alors dans la grande salle avec les autres sauvages. Je résolus de tenter un dernier effort. « Viens ici, me dit Piépot, aussitôt qu'il m'aperçut, et parlons encore de ce qui afflige tant mon garçon. Prêtre, sois franc, n'as-tu pas fait des promesses ou des menaces à mon enfant pour lui inspirer un si vif désir du baptême?... J'ai appris que les protestants donnent 15 dollars (75 francs) à tous ceux qui consentent à être baptisés. » — Puis, se tournant vers son fils : « Voyons, lui dit-il, ne crains pas, dis-moi franchement les menaces ou les promesses que le Père t'a faites. N'aie pas peur de ses menaces. Aujourd'hui même, si tu le veux, je puis t'emmener. Ne te soucie pas davantage de ses promesses. Je suis riche, j'ai des chevaux, je peux te donner plus que lui. Allons, réponds-moi franchement, pourquoi veux-tu être baptisé ? » Michael intimidé garda le silence ; je lui dis alors : « Mon enfant, réponds à ton père et avoue avec franchise pourquoi tu demandes avec tant d'instance la permission de recevoir le saint baptême. — Je veux être baptisé, dit l'enfant, parce que je désire aller voir le grand Esprit. » Le chef déconcerté dit lentement : « Ah ! tu veux voir le grand Esprit ! » Et, regardant en haut, comme si la réponse était trop élevée pour lui, il semblait chercher l'image du bon Dieu parmi celles qui étaient suspendues aux murs. — La lutte avait pris fin. Piépot consentit à ce que son fils fût baptisé. Il voulut même assister à la cérémonie qui eut lieu le samedi saint.

« J'ai été le parrain de Michael. Dix autres enfants de l'école reçurent avec lui le saint baptême. Par privilège et comme récompense du courage et de la foi qu'il avait montrés, il fut admis à la première communion le jour de Pâques. Dix-huit enfants de l'école eurent la même

faveur. Et je peux dire que Michael se fit remarquer entre tous par sa piété et son esprit de foi envers le Dieu eucharistique qu'il ne se lassait de visiter. »

Aujourd'hui, continue le P. Campeau, il paraît être le plus heureux de nos enfants. Espérons que ces deux baptêmes, de Paskwa et du fils de Piépot, amèneront la conversion d'autres païens. Cette Mission de Notre-Dame de Bon Secours nous a donné jusqu'à présent de bien douces consolations au milieu de nos pénibles travaux et malgré les entraves suscitées par nos ennemis. Hélas ! n'allons-nous pas perdre nos avantages, aujourd'hui que les loups sont dans la bergerie et y exercent de terribles ravages !

Un ministre presbytérien, aidé de son interprète, menteur comme pas un, et adultère public, parcourt depuis quelques mois les réserves qui composent la Mission de Paskwa. Ayant travaillé inutilement jusqu'ici au milieu des sauvages, il a inventé un stratagème diabolique pour obtenir quelques baptêmes : il achète les âmes à prix d'argent comme le faisait remarquer Piépot. Il promet et donne 15 dollars à tous ceux qui consentent à se laisser baptiser par lui. Si ces moyens n'ont rien de délicat et d'élevé pour gagner la confiance des sauvages, ils n'en restent pas moins une tentation terrible pour ces païens qui sont si pauvres. Comme il est à craindre que ces appâts matériels ne changent les bonnes dispositions des sauvages païens à notre égard et ne ruinent pour longtemps les espérances que nous avions fondées sur leur prochaine conversion ! — Hélas ! plusieurs déjà se sont vendus.

Nos catholiques restent fermes dans la foi. Un exemple entre mille :

L'été dernier, le ministre presbytérien se présenta chez un des principaux catholiques de cette réserve, du

nom de Charles Asham. Après lui avoir parlé de religion, il lui dit : « Tu es catholique ? » Sur sa réponse affirmative : « Mais comme tu es pauvre ! continue le protestant ; ton prêtre n'a donc pas pitié de toi ? Ah ! si tu priais ma religion, j'aurais soin de te donner des habits et tout ce dont tu as besoin pour sortir de la misère ! » — Charles Asham, après un moment d'hésitation, dit au ministre, en montrant sa poitrine à découvert. « Peux-tu voir mon âme ? C'est là que le prêtre travaille. C'est là que s'accumulent les richesses que le prêtre me donne, là que je tiens en réserve les trésors au moyen desquels j'espère pouvoir acheter une place dans le ciel ! »

Daigne Notre-Dame de Bon Secours garder ses saintes dispositions et inspirer à tous le courage de persévérer *usque ad mortem* dans la profession de leur foi !

Je termine cette lettre, mon Révérend Père, en recommandant nos Missions à vos bonnes prières, et en vous assurant des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble et très obéissant frère en J.-C. et M. I.

T. P. Campeau, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

LETTRE DU R. P. THÉOPHILE CAMPEAU AU R. P. CAMPER, VICAIRE DES MISSIONS.

Lac Qu'Appelle, le 19 janvier 1890.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je profite de quelques jours passés à Qu'Appelle pour me rendre au désir que vous m'avez exprimé d'avoir de

nouveaux détails sur les Missions sauvages que j'ai à desservir.

Dans le cours de l'année dernière, j'ai parcouru d'une extrémité à l'autre les réserves sauvages qui se rattachent aux trois centres de Missions connus sous le nom de Paskwa, de la montagne de Tondre et du lac Croche. Il n'est pas question, bien entendu, des nombreux voyages que j'ai dû faire pour voir les malades ; je ne parle que des visites régulières qui n'ont pas duré moins de trois ou quatre mois.

La Mission du lac Croche possède maintenant une jolie église, qui lui donne une physionomie toute nouvelle. A la voir, on se croirait transporté en plein pays civilisé.

Située à quelques arpents du lac, près de deux jolis bocages, lattée et plâtrée à l'intérieur et à l'extérieur, couverte en très beau bardeau, cette église revêt dans son ensemble un cachet de simplicité et de propreté qui plaît et invite à la prière. Vous allez croire que je tombe dans l'exagération, mais j'ose dire que je la préfère à notre église de Qu'Appelle. Une petite bâtisse, qui en est comme le prolongement, offre au missionnaire une résidence très convenable pour le moment. Le cimetière, situé non loin de l'église, entre deux bosquets, n'a pas encore de clôture. Je me propose prochainement de l'entourer de lattes. Nous y avons planté, l'été dernier, une grande croix en chêne, faite par un catholique de la Mission. Avant mon départ, en mars dernier, nos sauvages ont coupé et charrié une centaine de pièces de bois pour la construction d'une maison où ils pourront se retirer avant les offices. Ils doivent eux-mêmes faire ce travail gratuitement.

Je n'ai que du bien à dire de la conduite de nos catholiques. En général, ils sont bons ; ils aiment la prière

et assistent volontiers aux exercices de piété. Je crois pouvoir affirmer qu'il est rare que personne manque la messe le dimanche, tout le temps que dure la mission. A ma dernière visite, qui s'est prolongée deux mois et demi, Osoupe, le chef, ainsi que sa femme sont venus l'entendre tous les matins. Ces sauvages sont en même temps les plus laborieux et les plus avancés dans la civilisation. C'est le témoignage que leur rendent les employés du gouvernement. Ils donnent l'exemple du travail aux quatre réserves païennes qui les entourent. Et, pour les encourager, il est question de leur construire un moulin à farine.

Vous apprendrez avec plaisir que tous les enfants catholiques appartenant à cette Mission vont à l'école industrielle du R. P. Hugonard. Le ministre et son interprète ont bien essayé de les en détourner ; mais c'est en vain que pour les gagner ils ont étalé sous leurs yeux mille et mille présents. A ce propos, je dois mentionner une tentative de ces messieurs qui a tourné à leur confusion.

Trois ministres se présentent, l'an dernier, chez Osoupe, le chef catholique de la réserve. L'un d'eux, qui parle très bien le cri, argumente à peu près en ces termes sur la religion, en présence de plusieurs sauvages baptisés et païens: « Ne craignez pas, mes bons amis, de prier avec nous. Nous aussi, nous aimons le bon Dieu ; nous aussi nous voulons aller au ciel. Toutes les religions sont bonnes et mènent également au paradis. Votre religion, à vous catholiques, est comme un grand arbre ; les religions que nous prêchons en sont les branches. L'arbre et les branches sont de même nature, n'est-il pas vrai? Ainsi en est-il de votre religion et des nôtres : elles ont cela de commun qu'elles conduisent également au ciel. » Il parla sur ce ton près d'une demi-heure.

Invité à donner son avis sur cette démonstration, Osoupe répondit :

« Je suis fort étonné de vous entendre parler ainsi de la religion. Vous autres blancs, vous avez des lèvres pour vous instruire et pour vous enseigner la vérité ; nous, pauvres sauvages, nous ne sommes que des ignorants. Cependant, nous avons toujours pensé que la bonne religion devait être une, comme il n'y a qu'un seul Dieu. La foi à un seul Dieu entraîne nécessairement la croyance à un seul Évangile, car il est difficile d'admettre que Dieu ait enseigné tant de différentes religions. Si un pauvre sauvage a honte de dire aujourd'hui le contraire de ce qu'il a avancé hier, comment supposer que Dieu puisse nier maintenant ce qu'il a prêché pendant qu'il était sur la terre ! Vous prétendez que votre religion est réellement semblable à la nôtre. Que ne prêchez-vous alors ce que nos prêtres prêchent partout ? Je crois sans peine que l'arbre et les branches sont de même nature ; mais vit-on jamais un chêne donner des pommes ou un pommier donner des glands ? Si donc il est vrai que notre religion est l'arbre et les vôtres les branches, vous devez croire et prêcher ce que nos prêtres croient et enseignent. Vous feriez bien mieux, dit Osoupe en finissant, de nous laisser en paix et de ne pas tant tourmenter les sauvages pour leur imposer des religions que vous avez inventées vous-mêmes. » Pour un sauvage, ce n'était pas mal raisonné.

Nos trois ministres confondus jugèrent prudent de ne pas insister et de se retirer au plus vite.

Les païens n'ont pas été oubliés dans cette visite.

J'ai pu, avant de quitter le lac, parcourir toutes leurs réserves. En présence des sauvages assemblés, j'ai traité longuement et aussi clairement que possible les questions suivantes :